

le dialogue de leur théâtre, ce fut malgré eux, par des soupirs involontaires, et l'homme croyait son caractère et sa vie bien en sûreté sous le masque. Les plus déterminés aventuriers n'ont pas même eu l'idée, au temps de Louis XIV, qu'il fût permis de se décrire ainsi soi-même; et Regnard, ce hardi voyageur, riche, élégant, spirituel, joyeux, passionné, n'a pas écrit un vers ni une ligne dans toutes ses comédies qui pût rappeler ses aventures et une vie toute *byronienne*, comme nous dirions aujourd'hui. Ce serait donc une sorte de profanation que de chercher à savoir plus que le poète n'a dit de lui-même, et les commentaires minutieux, les inductions hasardées, les interprétations détournées, fausseraient à la longue l'esprit du spectateur, qui, au lieu de contempler les larges traits d'un tableau de la nature composé de manière à servir de preuve à quelque haute idée morale, n'y voudrait plus voir que l'étroit scandale de quelque petit roman intime où l'auteur paraîtrait comme acteur, et viendrait révéler sa vie privée, tout en dénonçant celle des autres. Ces fausses données ont d'ailleurs un grand malheur, c'est qu'il suffit d'une page de mémoires, moins que cela, d'une lettre pour les démentir et les rendre nulles.

C'est lorsque l'on veut apprécier le génie élégiaque qu'il convient de prendre l'auteur même pour but de son examen, puisqu'il est lui-même le sujet de ses œuvres. Ici la beauté s'accroît de la ressemblance du portrait. Le caractère et la vie du poète impriment leur grandeur et leur sentiment sur son image, et plus on retrouve l'homme dans l'œuvre, plus sont profondes les émotions qu'elle donne. Comme Narcisse, le poète élégiaque a dû se poser en tout temps sur le bord d'un ruisseau, s'y mirer et y dessiner avec soin son image; il ne doit oublier ni un cheveu arraché, ni une larme, ni une goutte de sang, et c'est pour cela qu'on l'aime (quand on l'aime), et qu'il faut s'intéresser à lui forcément, puisque son personnage souffrant ou rêveur est le seul qu'il mette en scène, puisque partout et toujours il se regarde et se peint, et jusques en enfer, quand il ira, il se regardera encore dans l'eau en passant la barque d'Homère ou celle de Dante.

A. F. VILLEMMAIN.

HORACE.

Ce ne sont pas les odes politiques et religieuses d'Horace qui pour nous signalent le poète que le monde lettré lira toujours. Lui-même se promettant une gloire sans terme, associait la durée de ses chants à celle du culte de Vesta et des processions du pontife montant au Capitole. C'était trop peu dire. Le polythéisme a péri comme l'empire. Le faux enthousiasme dont Horace les avait flattés l'un et l'autre serait devenu bien froid pour l'avenir, sans le charme philosophique mêlé par le poète à ses flatteries mêmes. Le prestige éternel d'Horace, c'est la peinture attachante de l'homme, et l'instinct poétique dans la vie privée.

Pour éblouir et pour émouvoir, pour plaire à l'imagination, parfois même pour élever et fortifier l'âme, il n'a pas besoin des souvenirs de Delphes et d'Olympie, ni de ces fêtes romaines qu'il avait sous les yeux. Un salut d'allégresse à l'ami longtemps exilé qu'il revoit, un adieu plus tendre à l'ami qui s'éloigne, une consolation au malheur, un conseil à la prospérité, un éloge, une plainte, un lieu commun de prudence mondaine, sont pour cet heureux génie autant d'inspirations originales. Créateur de l'ode philosophique sans théâtre et sans appareil, inventeur d'une poésie concise comme la pensée, brillante comme la passion, il a trouvé ce qui charmera toujours les esprits délicats, quels que soient les changements extérieurs du monde. Il a touché le fond du cœur de l'homme, non pas par les plus grands côtés, il est vrai, mais par des points sensibles qui ne peuvent s'effacer. Assez ami du courage et de la vertu, par imagination au moins, ami plus efficace du bon sens, du désintéressement, des désirs modérés, il représente la

moyenne de l'humanité, et par là peut-être il instruit mieux qu'un précepteur plus sévère.

Sans doute, en écartant des poésies lyriques d'Horace ce que le temps a convaincu de mensonge, ce qui blesse la pudeur, ce qui touche moins la raison que les sens, on réduit beaucoup ce précieux écrin de purs et limpides diamants, trésor de l'art hellénique retravaillé par le génie romain. Mais il ne reste rien que d'exquis pour le goût et la vivacité des couleurs : il n'y manquerait pas même l'enthousiasme, le *mens divinius*, ce qu'Horace demandait au poète, et qu'il a trouvé pour lui-même, parfois sans y prétendre.

L'INSPIRATION.

Il n'est donné à l'esprit de l'homme de luire à cette hauteur que par éclairs. Ce que l'on a nommé l'inspiration, c'est ce moment où l'âme, ravie au-dessus d'elle-même, épuise le dernier degré de douleur, de joie, d'amour qu'il lui soit possible d'atteindre sans briser sa faible enveloppe et s'échapper d'ici-bas. La continuité du sublime serait une extase plus forte que la vie terrestre, comme le témoigne parfois l'apparition trop courte d'une de ces âmes élevées, délicates, brûlantes, que la foi divine a saisies et qu'elle consume. Vous l'avez vue peut-être.

Rien n'égalait sa pureté nourrie de ferveurs. Les soins et les bonheurs apparents de la vie, les émotions même de la charité, se perdaient pour elle dans une pensée plus haute de contemplation divine. Elle voyait Dieu en imagination; elle l'associait à ses douleurs par la prière, et ne descendait pas de cette région d'amour et d'espérance dont l'ardeur satisfait seule certaines âmes, mais dévore promptement cette vie mortelle qui les entoure et qui les gêne. Elle a passé vite sur cette terre, parce qu'elle était du ciel et qu'elle avait hâte d'y revenir.

L'âme humaine, par son origine et sa destinée, est capable d'ex-

tase, mais pour un moment : elle y atteint, elle n'y reste pas. C'est tout ensemble la marque et la borne de sa grandeur ici-bas, que dans la foi, dans la passion, dans le génie, elle ne puisse entrevoir et soutenir le sublime que par intervalle. Au delà est cette vie divine que l'antiquité, même idolâtre, avait conçue, dont elle entendait quelque chose dans le recueillement intérieur de l'âme, qu'elle recherchait dans les initiations de ces mystères, dont Pindare a dit : « Que l'homme n'en aurait pu contempler toute la lumière dévoilée, sans mourir. »

ALEXANDRE VINET.

L'INSTANT DU RÉVEIL.

Un certain degré de tristesse est inséparable d'une grande puissance de réflexion ; mais ce n'est pas là une tristesse égoïste. C'est, pour ainsi dire, une tristesse de l'intelligence ; il n'est pas une époque dans l'histoire qui ne présente des motifs d'indignation ou de douloureuse sympathie. Dieu seul envisage les choses de leur sommet ; l'esprit humain, qui ne s'élève qu'à une hauteur comparative, ne peut jamais parvenir qu'au point où un pénible effroi vient le saisir. Les souffrances de la création entière soupirant après la délivrance, l'attristent. La foi sans doute lui en révèle le terme ; mais dans ce concert de gémissements, il y a quelque chose de plus incompréhensible, de plus mystérieux, que dans les douleurs personnelles. Qu'on y ajoute toutes les iniquités, tous les forfaits, toutes les tristesses qui inondent la terre ; les peuples écrasés, les races enlevées ; qu'on y ajoute la mort, ce grand mystère, avec cet appareil sinistre que Dieu quelquefois même n'épargne pas à la mort du juste : est-ce là un spectacle propre à inspirer cette gaieté factice qu'on vante dans le monde ? Il est vrai qu'au milieu des affaires, des agitations extérieures, dans une vie occupée, et avec une raison ordinaire, on marche d'un pas ferme, on passe sur la terre comme si elle ne tremblait pas ; on fait comme un somnambule qui se promène sans crainte sur le rebord d'un précipice. Mais quel effroi pour l'instant du réveil ! Qui ne s'est ainsi réveillé parfois dans la vie ? Qui ne s'est tout d'un coup demandé : « Qui suis-je ? où vais-je ? » C'est une minute seulement, c'est un éclair ; mais il y a place pour une angoisse indicible. On l'a dit, plus on s'élève vers les nuages, plus on est voisin de la foudre. Plus on s'élance dans les hauteurs de la pensée, plus on atteint la région de la tristesse.

LOUIS VITET.

EUSTACHE LE SUEUR.

Le Sueur fut peut-être le seul des élèves de Vouet qui refusa de prendre feu pour son maître et de s'associer au système de dénigrement et de sarcasme qui s'organisa contre le Poussin dès le lendemain de son arrivée à Paris. Ce qu'il respectait dans le grand artiste, ce n'était pas la faveur royale, c'était le caractère sérieux de ses ouvrages, la noblesse de ses idées, la hardiesse et la nouveauté de son style.

Le Poussin apprit par hasard que ce jeune homme rompait des lances à son sujet ; il voulut le connaître, et fut si charmé de sa candeur, de l'élévation de ses sentiments, de la distinction de son esprit, qu'il l'accueillit avec une bonté affectueuse, et lui promit ses conseils et son amitié. Depuis ce jour, le Sueur ne quitta plus les pas de son nouveau maître ; il se nourrissait de sa parole féconde et puissante ; il sentait, en l'écoutant, ses doutes se dissiper, ses pressentiments et ses rêves se réaliser et s'éclaircir. La liberté d'esprit du Poussin, ses attaques franches et brutales contre le charlatanisme du métier, ses jugements fermes sur toutes choses, développaient chez son jeune ami une indépendance et une fierté natives qu'une longue contrainte n'avait fait que comprimer. Le Sueur se sentait revivre, il prenait possession de lui-même, sa nature se dégageait des liens de son éducation.

C'était presque toujours sur l'art des anciens qu'ils avaient coutume de s'entretenir. Le Sueur pénétrait avec délices dans ce monde tout nouveau pour lui ; il feuilletait sans cesse, il dévorait les cahiers de croquis d'après l'antique que le Poussin avait rapportés, et sa mémoire se remplissait de notions et de souvenirs que, même au

milieu des ruines de Rome, personne alors n'eût eu l'idée de recueillir.

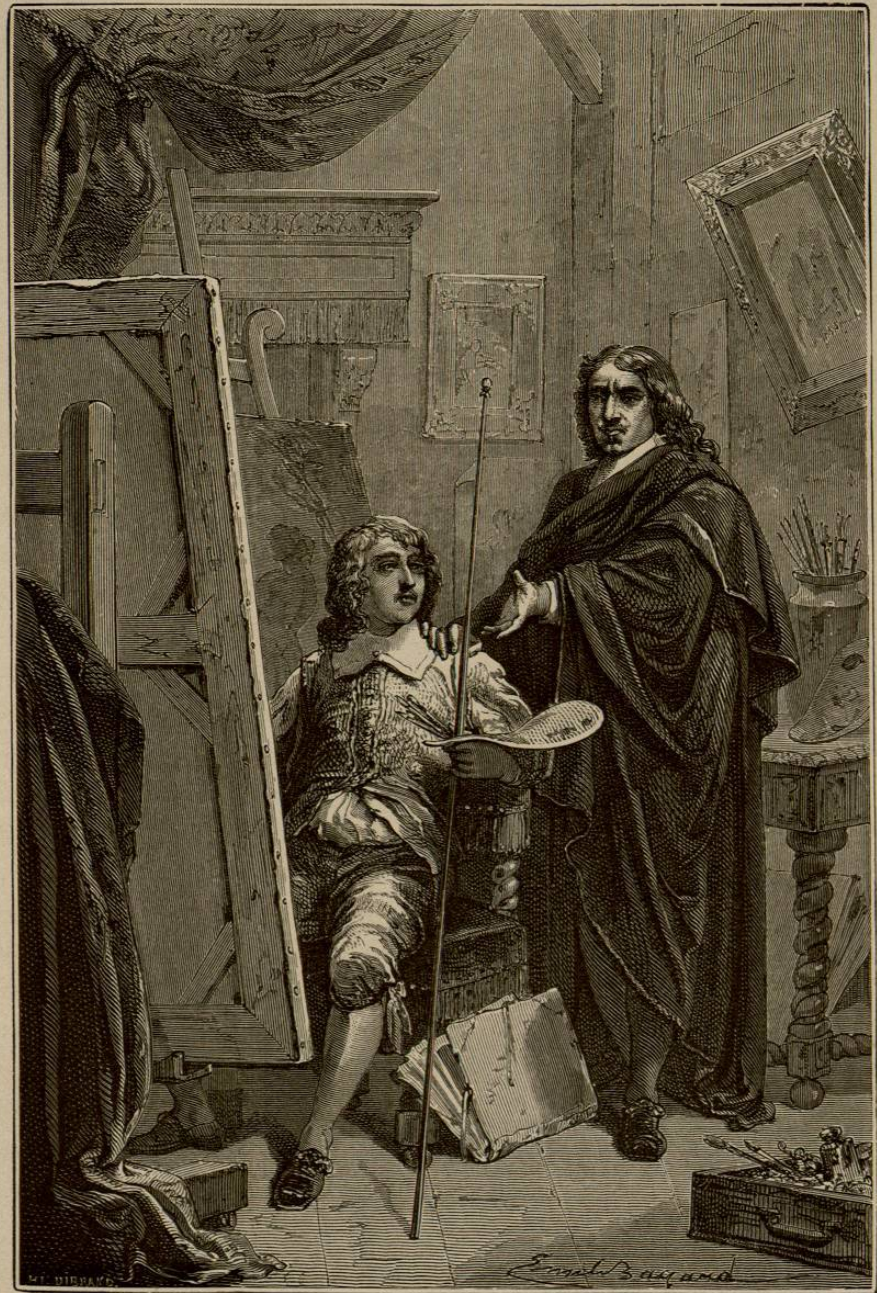
Pendant plus d'une année il put ainsi se pénétrer des leçons du Poussin, et mieux encore que de ses leçons, de ses exemples. Il assistait à ses travaux : il le vit peindre d'abord un grand tableau représentant la *sainte Cène* pour le maître autel de l'église de Saint-Germain en Laye ; puis, pour le noviciat des jésuites à Paris, cette admirable résurrection de la jeune fille rappelée à la vie par le *miracle de saint François Xavier*. Cet enseignement pratique le délivrait de bien des routines, et lui révélait bien des secrets.

Non-seulement il vit peindre le Poussin, mais il peignit devant lui ; c'est sous son inspiration et presque en sa présence qu'il exécuta son tableau de réception à l'ancienne Académie de Saint-Luc. Ce tableau, d'un noble et grave caractère, représentait *saint Paul imposant ses mains aux malades*. La composition nous en a été conservée par la gravure. Elle semble écrite sous la dictée du Poussin.



Brocante Le Sœur. (Louis Veret.)

... eut eu l'idée de re-
 pendant ... se pénétrer des leçons du
 Poussin ... de ses exemples. Il as-
 sista d'abord un grand tableau re-
 présentant ... maître autel de l'église de Saint-
 Germain ... noviciat des jésuites à Paris, cette
 œuvre ... la jeune fille rappelée à la vie par le
 ... Xavier. Cet enseignement pratique le dé-
 termina ... et lui révélait bien des secrets.
 ... à peindre le Poussin, mais il peignit devant
 lui ... inspiration et presque en sa présence qu'il exé-
 cuta son tableau de réception à l'ancienne Académie de Saint-Luc.
 Ce tableau, d'un noble et grave caractère, représentait *saint Paul*
imposant ses mains à ses disciples. La composition nous en a été con-
 servée par la gravure ... écrite sous la dictée du Poussin.



Eustache Le Sueur. (LOUIS VITET.)